



Georgina Harding
L'Homme sans mots

ROMAN TRADUIT DE L'ANGLAIS PAR SOPHIE ASLANIDES

Extrait de la publication

DENOËL
& D'AILLEURS

L'Homme sans mots

Georgina Harding

L'Homme sans mots

roman

Traduit de l'anglais par Sophie Aslanides

DENOËL
& D'AILLEURS

Titre original : *Painter of Silence*
Éditeur original : Bloomsbury Publishing
© Georgina Harding, 2012

Et pour la traduction française :
© Denoël, 2013
Les droits moraux de l'auteur ont été respectés.

Augustin

Il en avait déjà vu sur des photos, mais il n'était jamais allé dans une ville auparavant. Lorsque le train entra dans la gare, elle lui parut aussi monochrome que les photographies : les rues, de longues veines noires, les murs gris, les angles des bâtiments gris saillant à flanc de colline. Les premières constructions étaient éparses, puis elles furent groupées; la plupart d'entre elles étaient encore debout, mais certaines étaient évidées au point qu'à travers il voyait le ciel qui s'obscurcissait. Entre les bâtiments, les silhouettes dépouillées de quelques arbres – il en restait – mais la forêt avait disparu. Il avait voyagé dans le sens contraire de la marche, ce qui lui avait donné l'impression que le paysage reculait, et non que la ville se rapprochait. Il avait vu les champs devenir forêt, puis la forêt devint ville, puis il ferma les yeux. Ainsi, il pourrait garder les champs avec lui plus longtemps. Il en retint le souvenir dans son esprit et il s'imagina disparaissant dans ce paysage, verticalement, sans bouger les bras ni les jambes, droit comme un pieu, s'enfonçant dans un long repli brun entre les voies et le vaste horizon.

Il avait toujours su que le train ne s'arrêterait pas là. Dans des contrées comme celle-là, les trains ne s'arrêtent pas. Ils ne font que passer en déroulant des volutes de vapeur au-dessus d'eux.

Il a pris ce train parce que c'est là qu'il a l'intention de se rendre, dans cette ville.

Il n'ouvre pas les yeux avant que le dernier passager ne soit descendu. Le wagon est bien différent maintenant, sans vie, un espace creux rempli d'un air gris et rance. Il regarde autour de lui, le sol jonché des restes du voyage, la bouteille qui a pendant si longtemps roulé à côté de ses pieds s'est enfin immobilisée. Le vide paraît plus sensible, avec une crasse qui rappelle celle qu'il a au bout des doigts. Il frotte ses longues mains fines sur le tissu rêche de son pantalon, mais sans grand effet.

Il reste deux objets sur le porte-bagages au-dessus de sa tête : son manteau roulé en boule et un petit baluchon. Avec peine, il se lève, lentement, prend son manteau et l'enfile, nouant la ceinture là où le vêtement est bien trop large pour son corps frêle, puis il descend le second paquet. Il se met en marche. Se penche une seconde devant la rangée de sièges suivante et ramasse par terre un morceau de papier froissé. C'est l'étiquette d'un paquet de biscuits, un bout de papier paraffiné imprimé en jaune. Un tournesol, des pétales disposés en cercle, des lettres d'un jaune vif. Il s'arrête pour le lisser, le plier en deux, puis encore en deux, et le ranger dans la poche de son pantalon. Ensuite, il s'avance jusqu'à la portière ouverte, descend les marches raides jusqu'au quai.

Il y a tant de gens dans le monde. Les rails dessinent des lignes qui se rapprochent, et les gens se frayent un chemin en franchissant les voies ou se pressent sur les quais étroits, où les flux se divisent. Il y en a partout, qui vont dans des directions différentes. Les passagers descendus de son train, qui remontent le quai. D'autres venant de la direction opposée, où le train suivant les attend, dans des tourbillons de vapeur, prêt au départ.

Il y a une grande halle. Son toit est si haut qu'en dessous les gens ressemblent à des animaux, ils paraissent petits, tout noirs.

Des soldats fendent la foule en courant. Il recule pour se cacher derrière un kiosque. Les soldats doivent être à la poursuite de quelqu'un. Non, ils courent pour attraper le train fumant. La personne qu'ils poursuivent est probablement dans le train, ou peut-être, c'est possible, c'est le train qu'ils ne doivent pas manquer. Ils y montent d'un bond. Le dernier est hissé par les bras et ils disparaissent. Ils ne ressemblent pas aux soldats qu'il a l'habitude de voir. Cela fait quelques années qu'il n'a pas vu semblables uniformes. Il est content qu'ils s'en aillent parce qu'il n'aime pas les images qu'ils ont fait resurgir.

Il quitte son abri. L'odeur de la ville est chargée de suie et âcre comme celle de la gare. Le ciel obscur est haut mais sans étoiles ; les gens s'égaillent dans toutes les directions. Il choisit une rue au hasard, et la remonte en frôlant presque les murs. Parfois, ils sont écroulés et il se courbe, pressé de franchir cet espace à découvert. Il arrive à un croisement, avec une rue qui monte à flanc de colline. Bien que, avec

l'effort, sa respiration commence à devenir sifflante, un instinct irraisonné lui fait choisir l'ascension. Il arrive devant un escalier monumental, commence à monter, une marche après l'autre. À mi-chemin, il marque une pause pour se reposer. Il n'y a personne ici. Il laisse tomber son baluchon et s'assoit, épuisé, vidé, tenant d'une main la pierre froide de la balustrade.

Une quinte de toux monte dans sa gorge. Il essaie de ne pas tousser parce qu'il sait qu'il aura mal. Et après qu'il l'a réprimée, la toux, quand elle revient, le lacère encore plus violemment.

Il se remet debout, se penche à nouveau lentement pour récupérer son baluchon. Lorsqu'il arrive au sommet des marches, il est encore dans la ville. Il semble même s'y être enfoncé plus profondément ; les bâtiments sont plus hauts et plus imposants, l'air toujours aussi dense, les étoiles toujours aussi invisibles. Devant lui, tout un éventail de rues. Une fois de plus, il choisit celle dont la pente est la plus raide, comme si en grim pant il allait trouver plus d'air. Et apparemment, son choix est le bon. Dans cette direction, il y a de grands édifices, mais ils sont séparés par des espaces vides pour qu'on puisse garer des voitures ou marcher, pour que puissent pousser l'herbe et parfois des arbres. C'est bon de marcher sur la terre, douce, sur les couches d'humus provenant des feuilles des années précédentes. Il trouve un banc et s'allonge, son baluchon calé sous sa tête. Demain, il entamera ses recherches. Lorsqu'il fera jour, il écrira son nom et obtiendra de l'une de ces innombrables personnes qu'elle lui montre où il pourrait la trouver. Il enroule son

manteau plus étroitement autour de lui. Il ne dort pas vraiment, il tombe dans un état intermédiaire, en suspens, le corps et la respiration au ralenti, le temps qui s'estompe, comme une petite créature se préparant à hiberner, la froideur de la nuit fréquemment interrompue par des accès de toux qui l'embrasent à l'intérieur mais qui font frissonner son corps à l'extérieur.

La conscience lui revient avec l'aurore, avec, dans le ciel, un vague éclair jaune que ses yeux saisissent comme un espoir.

Au prix d'un effort surhumain, comme s'il s'agissait d'un objet extérieur à lui, il redresse son corps en position assise sur le banc. À ce moment, une jeune fille passe devant lui. Elle porte un manteau de couleur foncée, une coiffe d'infirmière blanche. Elle semble regarder vers lui à peine une seconde au moment où il bouge. Il a seulement le temps de l'apercevoir, mais il retient l'image : l'aura autour d'elle, les yeux en amande d'un ange.

Est-elle réelle ? Si elle l'est, ne l'a-t-elle pas vu ? Il a l'impression qu'elle l'a tout juste entrevu. Si elle avait remarqué sa présence, son regard l'aurait trahie, d'une manière ou d'une autre. Elle se serait peut-être approchée de lui, l'inquiétude dans les yeux, les lèvres en mouvement. Ou bien, en le voyant, elle se serait peut-être enfuie. Peut-être est-il devenu invisible. Peut-être est-ce la signification de cet engourdissement qui envahit tout son corps, et même son cerveau.

Un sursaut de volonté lui permet de se mettre debout.

Son manteau est trempé de rosée. Tout le poids de la rosée. Le manteau a toujours été trop grand, et maintenant il est trop lourd. L'homme défait la ceinture, s'en débarrasse. Le vêtement est si raide, avec toute cette humidité, qu'il tient presque verticalement sur le sol, comme un personnage de cire à moitié fondu. L'homme se sent léger sans ce fardeau. Il ne tente pas de ramasser son baluchon, il le laisse là, sur le banc. La tête baissée, les bras serrés contre lui, il avance à pas hésitants dans la direction prise par l'ange.

Ils le trouvent sur les marches de l'hôpital juste au moment où les infirmières arrivent pour prendre leur service du matin. Vu l'humidité dont il est imprégné, il est évident qu'il a passé la nuit dehors, et c'est probablement loin d'être la première fois. Il paraît certain, à voir dans quel état il est, que cela fait longtemps qu'il n'a pas connu une vie paisible et qu'il n'a pas été nourri régulièrement. Il est aussi frêle qu'un oiseau tombé du nid. Quelqu'un l'a-t-il amené ou a-t-il trouvé son chemin tout seul? De nos jours, il vaut mieux ne pas poser ce genre de questions. Ce pauvre homme est arrivé là, et il est arrivé juste à temps.

Les premiers jours, ils ne tentent même pas de lui demander qui il est. La plupart du temps, il est soit inconscient soit tellement fiévreux qu'ils ne peuvent rien espérer apprendre de lui. Dans son délire, il gémit et pousse d'étranges cris animaux, en cachant ses yeux plissés derrière ses mains qui paraissent trop grandes, disproportionnées sur son corps émacié, ses doigts noueux griffant les draps. Puis la fièvre passe. Ses visions d'horreur semblent régresser

et laisser place au vide. Lorsque les infirmières s'approchent de son lit, elles le trouvent les yeux ouverts, son regard les traverse pour se poser là où il n'y a rien d'autre à voir que des craquelures dans la peinture du plafond ou des minuscules poussières dans les rayons du soleil. Bonjour, disent-elles, ou comment allez-vous aujourd'hui, mais ses yeux ne bougent pas, comme si le plafond ou les poussières étaient plus intéressants. Vous avez l'air mieux, maintenant. Vous étiez dans un sale état quand vous êtes arrivé. Entre la vie et la mort. Nous avons peur pour vous. Mais il ne semble pas s'en inquiéter, il ne tourne même pas son regard vers elles. Où se trouve votre famille? Y a-t-il quelqu'un que nous pourrions contacter?

Ses vêtements infestés de poux ont été brûlés. Tout ce qui lui reste, ce sont les brodequins qu'il portait, des chaussures trouées, aux lacets rafistolés, le cuir patiné par son histoire ou peut-être par l'histoire d'un autre qui les possédait avant lui. On dirait qu'autrefois c'étaient de bons brodequins, mais cet homme ne ressemble pas à un soldat. Il n'avait sur lui rien d'autre qui puisse leur donner le moindre indice sur son identité, en dehors d'un certain nombre de morceaux de papier pliés et rangés dans la poche de son pantalon.

C'est l'infirmière-chef Adriana qui a enregistré son admission. Lorsqu'elle a trouvé les petits papiers, ils étaient si soigneusement pliés et serrés qu'elle a d'abord pensé qu'ils devaient avoir de la valeur, comme si c'était de l'argent ou des lettres. Mais lorsqu'elle les a ouverts, elle a vu qu'ils n'étaient rien – rien d'autre que de vieux billets, des étiquettes, des bouts de papier déchirés, alors elle les a jetés

à la poubelle. Dans l'autre poche de son pantalon, elle a trouvé un gland et un chiffon souillé qui lui avait servi de mouchoir. Lui aussi était soigneusement plié, alors qu'il était collé par la morve. Le mouchoir est le premier objet qui est parti dans l'incinérateur. Le gland, elle l'a posé sur son bureau.

Adriana avait rempli le formulaire d'admission du mieux qu'elle avait pu. Nom : inconnu. Adresse : inconnue. Commentaires : n'a sur lui aucun papier d'identité. Pas d'objet personnel, ni même un manteau. Date de naissance ? Difficile à dire, vu son état, mais il était encore un jeune homme. À en juger par le contenu de ses poches, elle aurait dit qu'il n'était qu'un petit garçon. Elle a fait rouler le gland entre ses doigts. S'est souvenue des poches de son fils lorsqu'il avait huit ou dix ans ; s'est rappelé qu'elle les retournait avant de laver le pantalon, avec ce sentiment d'envahir son intimité comme si elle fouillait un terrier ; et si elle trouvait un objet de valeur, elle le posait à côté du linge et essayait de ne pas oublier de le lui rendre.

Adriana s'arrête à côté de son lit lorsqu'elle fait sa tournée. Il est endormi, sa respiration siffle encore, mais elle est bien plus aisée que ces derniers jours. Peut-être ne dort-il pas, ou alors il a été réveillé par sa présence si proche. Il ouvre les yeux et la regarde.

« Pouvez-vous me dire votre nom ? »

« Avez-vous une mère quelque part ? »

« Ne pensez-vous pas que vous pourriez manger un peu de votre déjeuner aujourd'hui ? »

À voir l'expression dans son regard, elle pense qu'il comprend, mais il ne fait aucun effort pour parler. Il semble bien la regarder, et pourtant, ses lèvres sont serrées comme si elles n'étaient que dessinées sur son visage.

Cet homme est à peu près de l'âge de son fils. Elle a vu son corps comme autrefois elle voyait celui de son fils, dans ses moindres détails. À deux, elles l'ont lavé lorsqu'il est arrivé; elle montrait à une élève infirmière comment laver un patient. Elles l'ont rasé et débarrassé de ses poux. Ensuite, avec de l'eau et du savon, elles ont doucement frotté son cou, sa poitrine, son dos, son entrejambe, ses membres frêles l'un après l'autre, comme s'il était un bébé ou un cadavre. Sa maigreur faisait pitié. Son corps était couvert de plaies et d'ecchymoses, des marques superficielles qui guériraient bientôt et disparaîtraient. Mais pas une cicatrice. Elle l'avait remarqué. C'est tout à fait rare, dans son métier, qu'elle voie un jeune homme qui a traversé toute la guerre et les années qui ont suivi sans en garder une seule marque.

Si elle avait le temps, se dit-elle, s'ils n'étaient pas si nombreux ici à exiger son attention, elle s'installerait sur le lit à ses pieds et lui parlerait un moment, pour qu'il s'habitue à sa voix, et elle lui laisserait le temps de lui parler.

« Dites-moi si vous avez besoin de quoi que ce soit, d'accord? Je reviens tout à l'heure. »

Au moins, elle a proposé, mais il reste immobile. Elle ne l'imagine pas demander quoi que ce soit.

Elle pose sa main sur la sienne. Vraiment, on dirait un

petit garçon, à le voir ainsi recroquevillé sur le côté, dans la position où elles l'ont installé sur le lit étroit.

Quand elle est de garde la nuit, Adriana reste assise à son bureau et tricote. Il y a assez de lumière pour tricoter, mais tout juste. Parfois, lorsqu'elle vient dans cette salle la nuit, elle sent que l'air est épaissi par les respirations fétides, comme si c'était les malades eux-mêmes qui étaient à l'origine de la pénombre; comme si la nuit était faite de ce qu'ils exhalaient lorsqu'ils toussaient, et des sombres effluves émis par leurs corps usés, même quand ils restent couchés, sans bouger. Parfois, il y a des patients qui décèdent dans la nuit, sans bruit, leur âme s'envole dans les ténèbres avec leur souffle. Elle les découvre à l'aube. Une pâle lumière entre par les fenêtres tendues de brise-bise; l'atmosphère dans le service paraît se raréfier comme une brume évanescence, et elle trouve un corps étendu dont le visage est blanc comme une feuille de papier.

Cette nuit, le calme a été rompu par les cauchemars du jeune homme. De temps en temps, elle sent qu'elle doit aller le voir. Elle pose ses aiguilles et sa laine, et va le calmer avec des paroles apaisantes et une main fraîche posée sur son front, qui semble bien plus efficace que toutes les paroles du monde. Les cris qu'il pousse dans son sommeil ressemblent plus à des gémissements d'un temps antérieur à la parole, selon elle. Ils ne ressemblent à aucune langue qu'elle puisse comprendre.

Il lui vient une idée.

Le matin, à la fin de son service, elle s'arrête, en remontant le couloir, au bureau du médecin. Il vient d'arriver, un homme corpulent et propre sur lui, rasé de près; il enfile sa blouse.

« Le patient dans le lit n° 43, celui qui ne parle pas.

– Alors, qu'est-ce qu'il a? » Le médecin a mille choses dont il doit s'occuper : les malades qu'il connaît déjà, une tentative de suicide, de nouveaux admis qui attendent leur diagnostic.

« Pensez-vous qu'il puisse être muet? »

– C'est possible. Comment le saurais-je? » Si c'est le cas, ce n'est pas son rayon. Il ne s'agit pas d'un problème médical.

Une infirmière est debout à la porte. Elle est nouvelle dans l'établissement. Elle a des cheveux foncés, elle est mince, jeune, et pourtant elle prétend qu'elle est infirmière depuis le début de la guerre. C'est difficile à croire, elle est si jeune.

« Excusez-moi de vous interrompre. Je n'ai pas pu m'empêcher d'entendre ce que vous venez de dire. Je n'ai pas vu cet homme. Je me disais, s'il est muet, je peux peut-être aller le voir? Je pourrais peut-être apporter mon aide. J'ai une certaine expérience des muets. »

Lorsque Safta se rend dans l'autre service, elle apporte des feuilles de papier et un crayon.

« À quoi cela va-t-il servir? lui demande Adriana.

– Au cas où il saurait écrire. Est-ce qu'on a essayé de savoir s'il savait écrire? »

– Je ne crois pas.

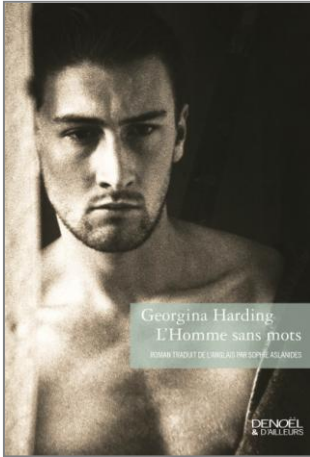
– Ou dessiner. Peut-être qu'il aime dessiner.»

Elle met un masque. C'est la première fois qu'elle vient dans cette salle toute en longueur qui est du côté sud de l'hôpital. Une longue pièce froide et blanche, haute de plafond, où la lumière a la couleur de la craie un jour d'hiver. Dans ce service règne un ordre glacé, plus d'ordre que n'importe où ailleurs dans l'hôpital. Pas de visiteurs ici, pas d'agitation, pas de patients qui partagent des lits, seulement elle, en blouse blanche, avec un masque, qui avance lentement cherchant les numéros des lits dans leur cadre métallique.

Le sien est calé contre le mur en face des fenêtres ouvertes. Il est recroquevillé sur le côté, le dos tourné vers elle; elle doit le contourner pour voir son visage. Elle n'est pas vraiment surprise de constater qu'elle le connaît. Elle s'y attendait. Elle était venue spontanément, parce que, comme elle l'avait dit, elle avait connu un muet autrefois, mais aussi poussée par une sorte de prémonition qu'elle aurait eu du mal à formuler, y compris à elle-même. Elle reste là, une minute, à le regarder. Son visage lui est familier, même si cela fait bien longtemps qu'elle ne l'a pas vu. Pas un muscle ne bouge. Il est émacié, terriblement émacié, on dirait le crâne décharné du jeune garçon qu'elle connaissait. Ses yeux sont fermés, soit parce qu'il est endormi, soit parce qu'il a choisi de s'abstraire du monde. Comme les ténèbres doivent être parfaites lorsqu'un homme sourd ferme les yeux. Le monde n'existe alors plus que par le toucher et l'odorat : l'odeur de l'hôpital qui lui dit dans quel genre

Table

Augustin	7
Poiana	29
Iași	153
Le retour	243
<i>Remerciements</i>	345



L'Homme sans mots

Georgina Harding

Cette édition électronique du livre
L'Homme sans mots de Georgina Harding
a été réalisée le 01 juillet 2013
par les Éditions Denoël.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782207114599 - Numéro d'édition : 247290).

Code Sodis : N53977 - ISBN : 9782207114612

Numéro d'édition : 247292.